Cca
FRC
8321

TRÈS-SÉRIEUSES REMONTRANCES DES FILLES DU PALAIS-ROYAL ET LIEUX CIRCONVOISINS, A MM. DE LA NOBLESSE.

1789.

M+W 17682

THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

TRÈS-SÉRIEUSES REMONTRANCES

Des Filles du Palais-Royal & lieux circonvoisins, à MM. de la Noblesse.

NOSSEIGNEURS,

NOUS apprenons avec le plus vif chagrin, qu'au lieu de venir déposer vos offrandes dans les temples de Vénus, vous ne vous occupez qu'à faire la guerre à ceux que l'on nomme *Tiers-Etat*, & que l'on devroit bien plutôt appeller l'Etat entier. Nous avons demandé à de vieux Nouvellistes qui nous protégent, la cause

de tous ces débats, & ils nous ont dit que l'on avoit réſolu de vous aſſembler pour vous conſulter ſur les moyens de réparer le déſordre des finances publiques; &, Noſſeigneurs, eſt-ce là le fruit des leçons de concorde que vous recevez chez nous? Ne vous rappellez vous donc pas que tous ſans diſtinction, grands & petits, nobles & roturiers, entrent chez nous par la même porte, & ſont traités de la même maniere? Que, s'il y a quelque différence, c'eſt que les plus diſtingués par leur naiſſance & par leurs richeſſes nous paient un tribut plus fort; ce qui eſt dans l'ordre. Et les Grands du royaume refuſeroient de contribuer à acquitter les dettes de l'Etat? Ah, Noſſeigneurs, ſi vous étiez bien pénétrés de la juſteſſe de la comparaiſon que nous vous offrons ici, ſi vous nous eſtimiez autant que nous méritons de l'être, vous ne balanceriez pas un moment à vous ſacrifier pour le bien commun. Vous riez de nous entendre reclamer votre eſtime, & cependant, il n'eſt que trop vrai, nous

ſommes la vive image de tout ce qui vous entoure, de ce que vous recherchez avec le plus d'avidité. Cette fortune que vous appellez aveugle, lorſqu'elle ne ſatisfait pas vos deſirs, n'eſt-elle pas une courtiſanne qui prodigue ſes faveurs à ſes bien aimés, ſuivant ſes caprices, & dont la jouiſſance eſt quelquefois ſuivie du repentir? La nature, dont nous ſuivons mieux que vous les loix, n'eſt-elle pas une fille tendre, facile, qui ouvre ſon ſein à tous les hommes, qui leur offre à tous la vie, le bonheur, les conſolations des miſeres humaines? Simple & ſans fard, ſes careſſes vous ſont ſouvent inſipides, & vous la fuyez pour courir après des plaiſirs paſſagers & trompeurs.

Une douzaine de Militaires qui viennent nous voir d'habitude, nous diſent que nous n'avons pas le ſens commun, que nous ſommes mal inſtruites, & que les Nobles ne demandent pas mieux que de payer comme les autres. Si cela étoit,

Noſſeigneurs, vos querelles avec le peuple n'en ſeroient que plus coupables. Quel ſujet de haine pouvez-vous avoir contre lui ? Que peut-il vous enlever ? Peut-il empêcher un Duc, d'être réputé le fils de ſon pere, & par conſéquent d'hériter de ſes titres ? D'ailleurs, que ſont des prérogatives qui n'ont pas pour objet un intérêt pécuniaire ? Un peu de fumée que le moindre tourbillon diſſippe. Ah, Noſſeigneurs, l'union eſt une ſi belle choſe. Vous en ſentez tout le prix, lorſque vous êtes dans nos bras ; mais à peine êtes-vous éloignés, que l'ambition vous dévore, & adieu le bonheur.

Allarmées par les propos que nous entendons tenir de tous côtés, & plus encore par la rareté des viſites que nous recevons (car on ne parle plus que des Etats-Généraux), nous nous ſommes aſſemblées au nom de toutes nos camarades, pour délibérer ſur ce que nous avions à faire dans les circonſtances préſentes, & après

une ſéance auſſi longue que vous pourrez la ſuppoſer parmi des femmes, nous avons décidé de vous repréſenter ce qui ſuit :

1°. Quoique nous ne nous ſoyons gueres jamais exercées aux calculs, nous ſavons cependant que vingt-trois font plus qu'un, & qu'un homme qui voudroit ſe battre contre vingt-trois autres, courroit grand riſque d'y laiſſer ſa peau. Nous vous conſeillons donc de réfléchir qu'ici vous n'êtes point les plus forts, & qu'ainſi ce que vous avez de mieux à faire, eſt de céder de bonne grace. Nobles de la Bretagne, ſi vous diſiez encore un ſeul mot, ſi vous continuiez de vous dégrader aſſez pour armer contre vos ſemblables des êtres auſſi vils que vous, à l'inſtant vous ſeriez écraſés, réduits en pouſſiere, comme jadis Hercule, le patron de nos amans favoris, étouffa dans ſon berceau deux énormes ſerpens. Une de nos meres abbeſſes qui, dans ſon jeune tems, avoit reçu une certaine éducation, nous diſoit au ſujet de votre réſiſtance, que dans un

pays quon appelle Danemarck, ce fut la claſſe du peuple ſeule qui, laſſée de l'oppreſſion des Grands, accorda au Roi de ſon pays un pouvoir abſolu, pour ſe venger des Nobles, qui furent obligés de ſe ſoumettre au joug.

2°. Ce peuple que vous mépriſez tant, que vous oſez traiter de canaille, renferme pourtant dans lui ſeul toute la force de l'Etat; & vous ne pouvez l'affoiblir que vous ne vous en reſſentiez. Le Payſan qui laboure la terre, & fait venir le bled, le Meunier qui le moud, le Boulanger qui pétrit la farine, ne ſont point nobles, & ils s'en paſſent fort bien; les Marchands, les Ouvriers de toute eſpece, les Medecins, les Chirurgiens, les plus utiles de tous les hommes, comme bien ſavez, ne le ſont pas davantage. Enfin, quand de retour à Paris, vous vous vantez auprès de vos maîtreſſes d'avoir pris telle ville, gagné telle bataille, qu'auriez-vous fait ſans ces pauvres ſoldats que vous menez à la baguette. Comptez ſur un champ de bataille

combien y a-t-il de crânes nobles parmi des milliers de cadavres roturiers. Croyez-nous, Noſſeigneurs, le peuple peut ſe paſſer à merveille de vous, mais vous ne ſauriez vous paſſer un moment de lui. C'eſt lui qui fait l'opinion publique; en vain vous vous éleverez contre elle. Il ne vous reſtera de tous vos efforts que la honte & l'opprobre univerſel que vous aurez ſi bien mérité.

3°. Vous vous glorifiez de votre nobleſſe; elle vous tourne la tête. Et qu'eſt-elle donc cette nobleſſe, ſi elle ne ſe manifeſte par des ſentimens généreux & élevés? Avez-vous oublié que tous ſans exception vous ſortez de ce Tiers-Etat que vous mépriſez, & qu'il y a eu des Roturiers, avant que d'y avoir des Nobles? Avez-vous oublié que la nobleſſe fut jadis une récompenſe plus honorable qu'utile, de la vertu, du courage, des ſervices rendus à l'Etat; mais que depuis on l'a vendue à prix d'argent? & c'eſt d'une pa-

reille distinction que vous osez vous énorgueillir (1). Les talens supérieurs, les qualités éminentes, sont la seule noblesse, mais elle est personnelle. Qu'ont de commun avec vous les vertus de vos aïeux? Elles ne font bien souvent que vous montrer dans un jour défavorable; leur grandeur vous fait rentrer dans le néant.

4°. Vous publiez avec affectation que vous ne demandez pas mieux que de payer votre part des impôts. Est-ce à nous que vous ferez accroire cela, vous qui nous plantez-là souvent sans nous donner notre salaire, & croyez nous faire trop d'honneur? Quand vous seriez en Chapitre, au jeu de deux contre un, le maintien de vos priviléges passeroit comme de raison, & chacun de vous diroit en

---

(1) Si notre pere Adam, disoit Arlequin, avoit acheté une charge de Secrétaire du Roi, nous serions tous nobles.

levant les épaules : je n'étois pas de cet avis ; mais il a prévalu (1).

Réfléchiſſez-y pourtant. Si vous mettiez l'Etat dans l'impoſſibilité d'acquitter ſes dettes, vous n'en ſeriez-pas auſſi bons marchands que vous l'imaginez. Que feriez-vous au milieu de vos Châteaux iſolés, avec toutes vos richeſſes ? En vain voudriez ramener ce que nous avons entendu nommer le Gouvernement féodal. A force de vexations, vos Vaſſaux pourroient bien vous envoyer régner chez les morts ; & d'ailleurs à qui vendriez-vous vos denrées, puiſque la plupart des conſommateurs ſeroient ruinés ? Vous languiriez comme Tantale au ſein des eaux, comme un

---

(1) Nous devons excepter de ce reproche la Nobleſſe du Rouſſillon, qui vient de donner ſur ce point une Déclaration formelle, celle du Dauphiné, les contre-proteſtans de Franche-Comté, & pluſieurs autres ſans doute ; mais hélas ! *Apparent rari nantes in gurgite vaſto.* (Note de l'Editeur).

Chanteur d'Italie au milieu de nos appas.

Nous ne vous parlons point d'une autre claſſe avec laquelle nous ne pouvons pas avoir de relation publique. Si vous prenez la bonne voie, elle ne pourra que vous ſuivre ; elle a les mêmes intérêts que vous. Et comment d'ailleurs lui ſeroit-il poſſible de ſe refuſer au paiement de l'impôt, puiſque, comme nous le diſoit un jeune Avocat, elle n'a que l'uſufruit des biens dont elle jouit, & que ces biens appartiennent à ſon Souverain ?

5o. Vous vous élevez avec fureur contre cette déciſion ſi ſage, qui établit l'équilibre entre les repréſentans de la Nation. Vous êtes & bien mal-adroits, & bien injuſtes.

Mal-adroits ; car c'eſt comme ſi vous diſiez, *nos intérêts ſont entièrement oppoſés à ceux du Peuple.* En effet, s'ils étoient les mêmes, que vous importeroit de ſa part un plus grand nombre de repréſentans ?

Injuſtes ; car (puiſque vous voulez que l'on vous croie oppoſés d'intérêts au Peuple) , il s'enſuivroit que vous qui vantez tant votre valeur, votre généroſité, vous voudriez un combat à forces inégales , les deux claſſes premieres étant unies d'intérêt. Eh ! Noſſeigneurs , ne ſavez-vous pas que ,

A vaincre ſans péril , on triomphe ſans gloire ?

6o. On a laiſſé à votre déciſion de ſavoir ſi , dans l'Aſſemblée des repréſentans de de la Nation, on opineroit par tête ou par ordre. Il faut l'avouer , ce choix vous fait honte. Ne doit-il pas être queſtion dans cette Aſſemblée des maux publics ? N'êtes vous pas tous fils de l'Etat, enfans du même lit. Sans doute ceux qu'une inutile rigueur empêche de ſe marier , ont un intérêt moins vif au bien commun. Mais que la voix de l'humanité qui eſt ſi ſouvent dans leur bouche , pénetre leur cœur. Vous devez traiter de l'intérêt général ;

les voix doivent donc être prises en commun. Si, après que vous aurez rétabli les affaires publiques, statué des impôts justes & également répartis, détruit ceux qui ne le sont pas (1), mis le plus grand ordre dans la dépense, & la plus grande simplicité dans la recette ; vous avez des demandes particulieres à former, chaque corps pourra exposer celles qu'il croira lui être convenables ; mais souvenez-vous

(1) La jeune Sophie, qui est de Besançon, disoit qu'il y avoit un moyen bien simple d'en venir à ce but, en achevant seulement une besogne commencée. Ce seroit de mettre toutes les Provinces de France en pays d'Etat, & de répartir proportionnellement entr'elles, la masse des subsides dont l'Etat a besoin. Dès ce moment tous les impôts arbitraires, la capitation, la taille, la gabelle, les entrées sont supprimées ; tous les frais de perception qui absorbent une grande partie des revenus du Roi sont anéantis. Chaque Province s'impose à son gré, (il n'importe au Souverain), & nulle ne peut se plaindre des charges volontaires qu'elle s'est données.

qu'elles ne pourront l'être qu'autant qu'elles ne porteront aucun préjudice aux autres corps.

Vous touverez ſans doute, Noſſeigneurs, notre ton bien grave & bien relevé pour des filles de notre caractere. Mais nous devons vous prévenir que, vu l'exigeance du cas, nous avons fait écrire notre Requête par une jeune Actrice qu'un Officier a réduit à faire le métier. Elle excelle dans la Tragédie & a déjà fait ſept Énigmes, treize Acroſtiches & deux cents Bout-rimés pour le Mercure.

Nous n'avons plus qu'un mot à vous dire. Lorſque la paix ſera rétablie parmi vous, lorſqu'aſſemblés & opinant par tête, vous aurez ſur-tout conſolidé la dette nationale, qui doit être ſacrée pour vous, comme elle l'eſt pour notre maître commun, nous vous engageons à vous occuper de la réforme des abus importans. Vous ſimplifieriez l'adminiſtration de la Juſtice qui nous ruine; vous perfectionnerez ou plutôt vous créerez la maniere

de juger les crimes (1) ; vous détruirez le préjugé qui flétrit la famille des supplicés ; vous enleverez la tache dont sont couverts les batards, ces enfans de la Nature, qui, en Eſpagne, ſont ennoblis ; vous eſtimerez aſſez la vie de vos ſemblables pour créer un ordre à l'inſtar de la Couronne civique que nous avons trouvée dans l'Hiſtoire Romaine ; vous ne mettrez point à l'Hôpital de pauvres filles, tandis que vous laiſſerez impunis ceux qui écraſent leurs freres ſous les roues de leurs chars.

Vous défendrez, ſous peine de mort, l'accaparement des grains, & qui plus eſt, vous ferez exécuter cette loi ; convaincus enfin de cette vérité, que le bled étant une denrée de premiere néceſſité, il appartient à l'Etat & non au Laboureur, & que celui-ci n'eſt pas le maître de le vendre où il veut, vous ne permettrez

(1) Un Arrêt du Conſeil, nouveau bienfait dû au plus vertueux des hommes, vient de ſtatuer ſur ce point. (*Note de l'Editeur*).

l'exportation qu'avec les précautions les plus ſcrupuleuſes, & ſur la déciſion d'une compagnie d'hommes intégres, que vous aurez nommés pour s'occuper de cet objet. Malgré les ſoins paternels d'un Miniſtre ami du Peuple & de la vertu, nous faiſons en ce moment une triſte expérience des dangers qui accompagnent preſque toujours l'exportation dans un pays auſſi grand que la France.

Ecoutez à préſent des menaces qui ne ſont point vaines, & que nos paroles ſe gravent dans vos cœurs. Si malgré tout ce que nous venons de vous dire, malgré les cris d'indignation qui s'élevent contre vous de toutes parts, malgré votre propre intérêt, vous perſiſtez dans vos odieux principes, dans vos infâmes prétentions, nous vous déclarons, au nom de toutes nos camarades, tant de la Capitale que du Royaume entier, que nos portes vous ſeront à jamais fermées. En vain vous emploierez pour gagner nos faveurs, vos moyens ordinaires; en

vain vous nous députerez & ces Jokeis imberbes, & ces Negres lascifs, & ces Heiduques dont les talens vous font honte ; en vain vous déploierez à nos yeux les étoffes les plus brillantes, les pierreries les plus belles, nous résisterons à tout, nous serons inexorables. Ainsi, haïs de tous, expulsés par-tout, vous détestant entre vous, malgré votre extérieure union, repoussés par vos épouses que vous avez offensées aussi-tôt que connues, vous brûlerez de tous les feux de l'Amour sans pouvoir les éteindre. Objet du courroux de Vénus, elle déploiera contre vous toutes ses fureurs. Nos appas vous suivront par-tout ; leur funeste image desséchera vos membres engourdis, une fievre lente détruira dans vos veines les principes de la vie, vous éprouverez les palpitations du désespoir, les étreintes de la douleur, les convulsions de la mort. Nous seules en serons causes, & nous pâmerons de plaisir.